Document généré le 19 avr. 2024 14:35

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

[Poèmes]

Richard Rognet

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14932ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rognet, R. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 139–140.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RICHARD ROGNET

Présence, péril

Ta promesse te conduit
jusqu'aux preuves serviles
de ton identité, miroir d'un faux partage.

Échappe-toi,
ne réponds à personne,
dépasse l'avenir de tes incertitudes,
multiplie-toi, égare-toi,
n'insiste pas, au seuil de ta présence,
sur les mots qui séduisent
ta mémoire inutile.

Il pleut, vois-tu, ce matin
referme-toi sur ton vertige,
ne résous rien, n'appelle pas,
égare-toi dans les voyelles
où fourmillèrent les temps morts.

Ni reniement ni refus

Tu t'installes dans un abri
sans chercher nulle preuve
de joie, de tendresse,
tu cèdes à l'étreinte du silence
sans vouloir accéder aux serrures,
tu sais que tu peux ouvrir la fenêtre,
mais tu crains de blesser tes murs.

Tu veux commencer
sans toi ni personne,
tu veux briser même ton nom,
tu veux manquer à ta parole,
tu es l'hôte anonyme
qui demande aux syllabes
de se méfier des premiers signes.

Tu te souviens, bien sûr, de l'été,
des clartés parallèles à ton ombre,
des visages émus
dont tu savais pourtant
qu'ils n'étaient que des masques,
tu aimais l'illusion,
tu t'enchantais de ses triomphes,
chaque jour affronté savait te reconnaître.

Mais à présent,
la pluie crépite à tes carreaux,
comme autant de morceaux de toi
qui n'appartiennent plus
à tes phrases distantes.

Le monde se déploie
dans chaque fragment de ma chute,
les semences frémissent
avec les plantes déjà mortes.

Est-ce la transparence
du vol de cet oiseau
qui trahit mon retour
au centre des légendes?

Oreste,
pris de vertige,
bâclera son devoir
puis franchira mon corps
jusqu'aux frontières imprononçables.

Rien en lui,
rien en moi,
de fond en comble : vide
et mot d'ordre s'annulent.